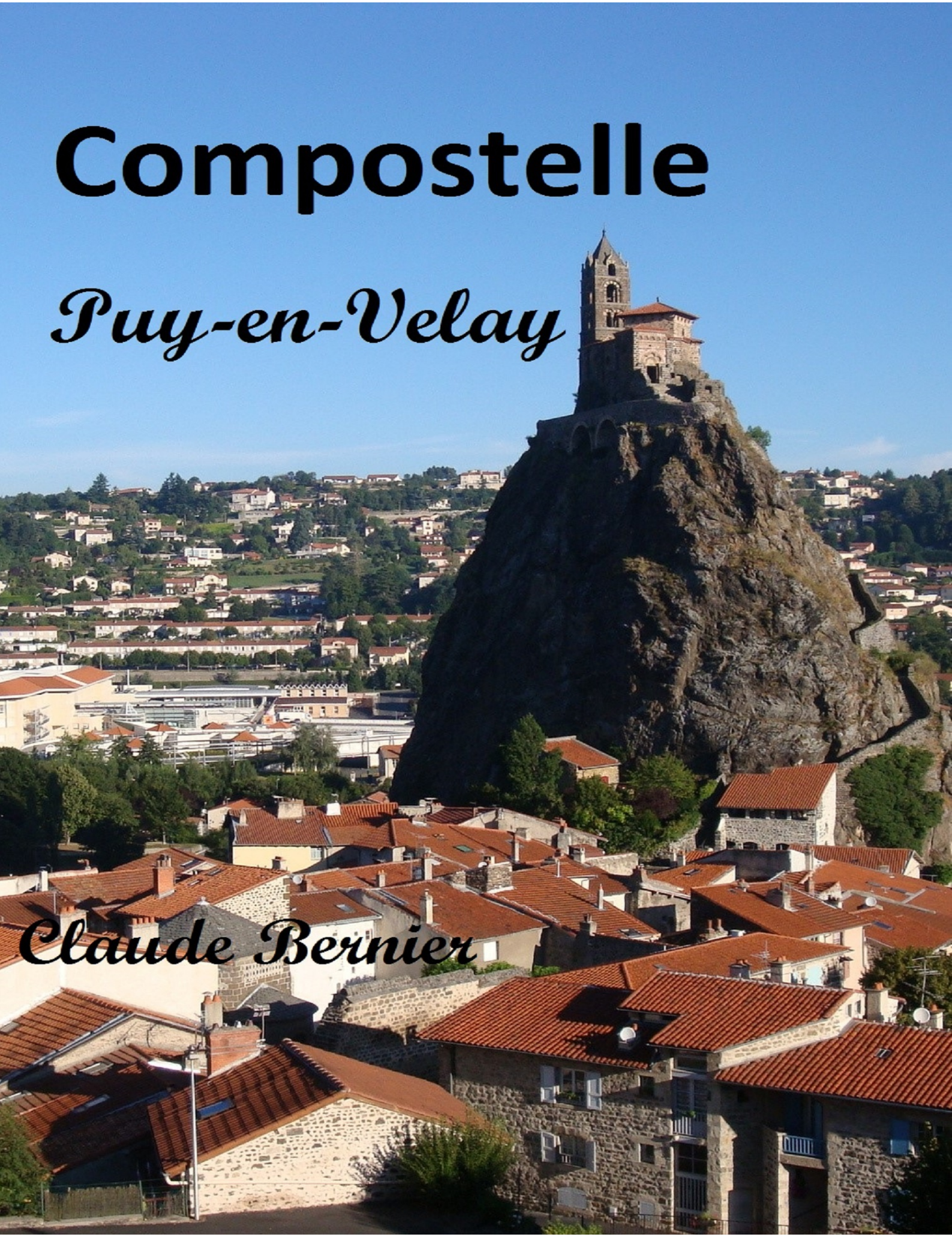
Compostelle

Puy-en-Velay



Claude Bernier

Claude Bernier

Compostelle, Puy-en-Velay

© Claude Bernier, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-1541-7

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Introduction
Le Chemin

Le Chemin-de-Saint Jacques-deCompostelle trouve son origine dans la découverte du tombeau de l'un des douze apôtres, Jacques le Majeur, celui-là même qui a évangélisé l'Espagne après la mort de Jésus. Après des siècles d'oubli, l'ermite Pelayo découvre son tombeau en l'an 813. Dès lors, l'Église d'Espagne invite ses fidèles à se rendre auprès de celui qu'elle considère comme son fondateur. Mais le chemin est plein d'embûches. Les Maures, des arabes de la Mauritanie, venus du nord de l'Afrique et nouvellement convertis à l'Islam, ont envahi l'Espagne au début du VIIIe siècle et occupent encore la majeure partie de la péninsule ibérique. Il faut donc assurer la sécurité sur la route, ce qui veut dire : bâtir des forteresses et renforcer les frontières pour se protéger des Infidèles. Aux chevaliers français qui rêvent d'actions héroïques pour épater leur dame, le Pape et les évêques de la région demandent de venir prêter main forte aux soldats espagnols pour chasser les Maures de l'Espagne. Commence alors la *Reconquista*, c'est-à-dire la reconquête du territoire espagnol par les catholiques.

Au Xe siècle, le Chemin, déjà populaire en Espagne, se prolonge jusqu'à Puy-en-Velay, en France, quand en l'an 951, l'évêque du lieu, Mgr Godescalc, quitte sa ville avec une troupe de ses fidèles et se rend jusqu'à Saint-Jacques-de-Compostelle. Le Chemin de Santiago, appelé dorénavant *le Chemin traditionnel*, connaît ses premières balises en France, tandis que du côté espagnol, il portera le nom des chevaliers français qui ont ouvert cette voie, *El Camino francés*. Les sentiers vont se creuser, d'année en année, par le passage de milliers de pèlerins. Les modifications apportées au cours des âges viennent de la construction de nouvelles routes, du développement de certaines villes, ou encore de la transformation géologique du terrain. Mais dans son ensemble, le Chemin conserve le tracé que lui ont donné les premiers pèlerins.

Au fil des ans, le Chemin s'enrichit d'églises, de monastères, de refuges et même de forteresses pour assurer la protection des fidèles qui se rendent au tombeau de saint Jacques. La ville de Saint-Jacques-de-Compostelle en Galice n'existait pas à l'époque de l'ermite Pelayo; elle est née et s'est développée, grâce à la venue d'un grand nombre de pèlerins qui remplissent ses murs chaque année.

Au Moyen Âge, trois grands centres de pèlerinages s'offrent aux catholiques romains: Jérusalem, Rome et Santiago de Compostela. Ce mot accolé à Santiago vient de l'expression espagnole *Campo de estellas*, le champ des étoiles.

Jérusalem, le lieu saint par excellence, est l'endroit privilégié vers lequel convergent les fidèles de toute la chrétienté. Malgré le fait que les armées romaines ont chassé les Juifs de Palestine plusieurs années après la mort de Jésus, ce pays où le Christ a vécu continue d'être un attrait irrésistible pour les chrétiens. Les grandes croisades organisées par le Pape et les rois catholiques témoignent suffisamment de cet intérêt.

Rome aussi attire les catholiques. Le Saint Siège est considéré par bon nombre de fidèles comme le centre du monde. L'image de l'ancien empire romain n'est pas encore loin dans l'imaginaire des gens du Moyen Âge. D'ailleurs, à cette époque, le Pape est souvent appelé à jouer le rôle d'arbitre dans les conflits qui opposent les rois des différents pays catholiques, ce qui rehausse son prestige.

Santiago de Compostela, pour sa part, apparaît comme la ville au bout du monde. Les cartes géographiques de l'époque, encore imprécises, et souvent déformées, présentent la Galice, cette province de l'Espagne, et le Finistère, la pointe rocheuse qui s'avance dans l'océan Atlantique, comme la partie la

plus à l'ouest du monde connu. Selon les croyances de l'époque, un gouffre immense entoure l'assiette terrestre et des monstres marins aux formes les plus horribles vivent à la périphérie de la mer. Personne n'ose s'aventurer plus avant sur ces océans mystérieux, de peur de tomber dans le Néant, le Grand Vide.

À la fin du Moyen Âge, de multiples chemins s'orientent vers Santiago. Cependant, quatre grandes voies canalisent en quelque sorte la majorité des pèlerins qui se dirigent vers la Galice.

La *via Turonensis* rassemble à Paris les jacquets, les pèlerins de Saint-Jacques, venus du nord et du nord-est. Le *grand chemin de Saint-Jacques* gagne, par Orléans et Chartres, le célèbre sanctuaire de Saint-Martin de Tours, ce qui lui vaut le nom de *via Turonensis*. Après le Poitou et le Saintonge, les pèlerins passent par Bordeaux, Blaye et Belin avant la traversée des landes et les hauteurs du col de Cize et de Roncevaux.

La *via Limovicensis*, quant à elle, regroupe dans la ville de Vezelay les jacquets qui viennent de Belgique, de Lorraine ou de Champagne. Cette voie entre alors dans le Limousin, dont elle porte le nom, pour atteindre Périgueux. Une fois franchies la Dordogne et la Garonne, ce chemin rejoint la première voie pour la traversée des landes.

Mgr Godescalc, évêque du Puy-en-Velay et premier pèlerin non espagnol à se rendre à Santiago, trace la *via Podiensis*, le chemin le plus célèbre et le plus connu en raison du grand nombre d'églises, de sanctuaires et de monastères qui jalonnent son parcours. Il franchit les monts d'Aubrac pour atteindre Conques et la vallée du Lot, parcourt le Quercy, Moissac, puis la Gascogne et rejoint les deux autres voies au carrefour de Gibraltar, au pays basque. Aujourd'hui, le chemin de Puy-en-Velay se confond avec le GR 65, un sentier des grandes randonnées pédestres de France. Aussi est-il balisé du

début à la fin, et l'on y retrouve de nombreux gîtes qui peuvent abriter les marcheurs ou les pèlerins qui s'y aventurent.

Finalement, la *via Tolosana* ou *via Arletanensis* accueille dans la ville d'Arles les pèlerins qui viennent d'Italie, des Alpilles et de Provence. Elle sert également, en sens inverse, aux *romieux* venus d'Espagne ou de France, qui se rendent à Rome en empruntant, du côté italien, la *via Francigena*. Riche en histoire et unie par une même langue, celle des troubadours, cette région de France voit s'épanouir l'une des plus brillantes civilisations du Moyen Âge, comme en témoignent, à côté des vestiges de l'antiquité romaine, cités, monastères et églises romanes qui jalonnent le tracé de cette voie du sud, ainsi que les châteaux et les fiefs témoins de la tragédie cathare.

Mon chemin
Un début incertain

En cet après-midi du 15 août 2001, un va-et-vient incessant anime l'aéroport de Dorval. De nombreux voyageurs circulent dans tous les sens, laissant peu de places disponibles pour partager paisiblement nos derniers moments. Micheline, mon épouse, est venue seule pour m'accompagner jusqu'à mon départ. Depuis quelques jours, je la sens inquiète, nerveuse et souvent préoccupée. Mon départ va créer un vide, difficile à combler. Cette absence deviendra notre plus longue séparation, après trente ans de mariage.

Pendant que nous sirotons une boisson gazeuse, Lise et Adrienne, mes futures compagnes de voyage, arrivent. Lors de la bénédiction des pèlerins, le 7 avril dernier, à Cap-de-la-Madeleine, nous avions convenu de faire le trajet ensemble entre Dorval et Puy-en-Velay. Les salutations entamées, Adrienne m'apprend qu'elle ne sera pas du voyage, que des raisons de santé l'obligent à rester au pays. Je pars donc seul avec Lise.

L'idée de faire le Chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle sommeillait dans mon esprit depuis mon adolescence. Durant mes études classiques, et plus particulièrement en parcourant l'histoire du Moyen Âge, j'avais appris l'existence de ce chemin. En 1986, dans les sentiers de montagnes de la région de Grenoble, ce désir avait refait surface. Je rêvais de partir pour un long périple avec bottines de marche, bâton et sac à dos. Il a suffi d'une seule conférence sur le sujet à l'université du Québec à Trois-Rivières pour tout déclencher.

Ce chemin existait bel et bien. Quelques livres récents en expliquaient l'histoire et fournissaient de précieux renseignements pour la préparation de la randonnée. Durant une année entière, je préparai mon voyage par un entraînement quotidien et la lecture de tout ce qui concernait Compostelle.

Des rencontres avec d'anciens pèlerins et des conférences données aux membres de l'association des Amis de Saint-Jacques-de-Compostelle m'avaient permis de parfaire mes connaissances. Le 7 avril 2001, quand les pèlerins qui se proposaient de partir au cours de l'année se sont réunis au sanctuaire de Notre-Dame du Cap pour la bénédiction, je me sentais déjà prêt.

Mais dans les semaines qui ont précédé mon départ, ma détermination du début semblait se corroder. Le désir de faire le chemin s'amenuisait. Dans mon imagination, je me voyais suspendu au-dessus d'une masse nébuleuse en perpétuel déplacement, j'allais plonger dans un trou béant. Malgré mes lectures, je ne réussissais pas à me représenter le chemin. J'avais vu tant de photos, de diapositives sur les églises, les monuments historiques, les monastères…, mais le chemin, c'était le vide absolu. Cette longue aventure, en solitaire, sur les sentiers de France et d'Espagne, me semblait périlleuse.

Mais j'en avais tellement parlé à mes amis, à ma famille. J'étais victime de mon enthousiasme un peu naïf. Reculer m'était devenu impossible.

En avion, ce fut un petit voyage des plus calmes. Au moment où nous arrivons au-dessus du sol français, une épaisse couche de nuages recouvre le nord de la France. Il pleut à Paris, nous annonce-t-on au micro. L'avion amorce d'abord la descente en douceur, puis traverse une épaisse couche d'ouate avant de toucher la piste. Il est 9h20 quand les moteurs s'arrêtent, me laissant plus d'une heure avant de reprendre l'autre avion d'Air France qui me conduira à l'aéroport Saint-Exupéry de Lyon. À la sortie, je retrouve Lise et nous nous mettons ensemble à la recherche de notre nouveau point de départ.

Vers 11h00, nous prenons place dans un avion plus petit qui s'envolera vers Lyon. Durant notre attente, la pluie a cessé et les nuages laissent filtrer

quelques timides rayons de soleil. Nous arrivons à Lyon à 12h10, manquant par dix minutes à peine la navette qui devait nous conduire à Saint-Étienne. Nous achetons nos billets et nous profitons de ce répit pour prendre une bouchée, revoir notre trajet et échanger des informations. À 14h30, nous montons dans une navette (minibus) pour Saint-Étienne. À notre arrivée à la gare ferroviaire, lors de l'achat de nos billets, la proposée nous avertit de ne pas nous éloigner, car le train entre en gare. Ce branlant *tuf-tuf* de campagne, constitué de deux wagons seulement, nous offre une petite ballade fort agréable le long d'une rivière à travers villages et tunnels. Notre entrée dans le Massif Central.

À l'approche de la ville, je reconnais, sur les collines, la cathédrale Notre-Dame du Puy, la statue Notre-Dame de France et la chapelle Saint-Michel d'Aiguilhe. Aucun doute possible, nous arrivons à Puy-en-Velay. À la descente du train, j'ajuste mon sac, vérifie mes bottes, serre mon bâton de marche dans ma main droite et enfonce solidement mon chapeau sur ma tête, car un vent chaud monte du sud. Dorénavant, je serai un pèlerin, et cela, pour plusieurs kilomètres.

Avec Lise à mes côtés, je me dirige vers la cathédrale, le point de départ de notre pèlerinage. J'avais toujours rêvé de découvrir à pied un coin du pays de mes ancêtres. Ce pèlerinage m'en offre enfin l'occasion. Toutes mes lectures sur la France et l'Espagne, surtout celles faites au cours des derniers mois, vont sans contredit me servir de guide pour le long périple.

Les habitants de Puy-en-Velay sont des *podots*, parce que leur ville s'appelait en latin *podium*, mot associé à des pitons volcaniques que l'on peut encore apercevoir en s'approchant de la ville. Velay vient du nom de la tribu celte qui habitait la région, les Vellaves. Peu avant notre ère, les Romains s'installèrent sur le podium et y construisirent une forteresse juste au pied d'un piton étroit, le rocher Corneille. En 1860, l'armée française y fit ériger une statue de Notre-Dame de France avec la fonte de 213 canons